

affaire à un adversaire courageux ou bien armé, ils sont également d'une hypocrisie de Brahme et d'une indiscretion de détective. Une barge de pêche, un canot de chasse, une tente de voyageur les exaspèrent.

Si vous tentez d'approcher des loups marins échoués sur les roches, d'un *camp* de gibier nageant sur les bords de l'eau, gardez-vous avec soin des goëlands, car, s'ils vous aperçoivent, votre présence sera signalée immédiatement par les cris les plus variés et les plus discordants et, quelque savantes que soient vos manœuvres, vous perdrez votre temps et vos peines. Les animaux de mer et de grève sont habitués à ces dénonciations : aucun ne s'y trompe et tous en profitent avec une désespérante célérité.

Oh ! les *irlandais* du diable ! Oh ! les *anglais* maudits ! comme on le dit sur la côte.

Je crois que ces oiseaux ne dorment jamais. On les entend toute la nuit, croassant, jappant, hurlant, hululant et miaulant à qui mieux mieux, surtout s'ils aperçoivent votre feu de veille. Ils imitent tous les cris les moins harmonieux, quelquefois avec une telle perfection qu'il est difficile de savoir si l'on n'est pas à proximité de chats, de chiens, de loups marins, de hiboux ou de corbeaux. Il est impossible de faire cesser cet infernal tapage. Combien de fois me suis-je levé, la nuit, distribuant à tort et à travers les coups de carabine dans l'espoir d'effrayer ces animaux odieux et de ne plus les entendre ? C'était peine perdue. Quelques minutes après la dernière détonation, le vacarme recommençait de plus belle.

Le goëland est d'une rare gloutonnerie. Putréfaction ou chair fraîche, il avale tout, il digère tout. Il détruit une quantité énorme de crabes, d'oursins, de homards et même de poisson, surtout d'anguilles, qu'il attrape fort adroitement au milieu des algues, car il ne plonge jamais.

Rien n'est plus curieux que de le voir lutter avec un homard de forte taille.

Ce crustacé, ainsi que chacun peut le savoir, possède deux pinces antérieures d'une force extrême et qui sont disposées de telle manière qu'il ne peut les ramener au-dessus du thorax ni les diriger latéralement. Il doit toujours prendre en avant et faire face à l'ennemi. C'est pour cette cause qu'il abrite sous une roche creuse ou dans un trou l'appendice testacé que l'on appelle sa queue, ne laissant paraître au dehors que les formidables tenailles qui lui servent à livrer bataille et à s'emparer de sa proie.

Mais le homard a des faiblesses et, vers le soir, surtout à la saison des amours, il abandonne son repaire et va chercher, au milieu des herbes à ourtardes (*zosères*) qui tapissent le fond des anses, la satisfaction de ses plus légitimes appétits. C'est alors que le goëland roublard et qui se rit des plus tendres sentiments entre en scène à la marée basse. Il vient se poser à très petite distance du homard resté presque à sec et semble se préoccuper uniquement de fouiller les herbes pour y découvrir un mollusque timide. Puis, s'approchant peu à peu, cautelusement il saisit par la queue le pauvre diable de crustacé et le hâle très rapidement sur une des roches plates qui émergent, à l'ordinaire, au milieu de la vase et des algues des baies du Labrador. Une fois rendu là, il immobilise sa victime en la renversant sur le dos et lui brise le test à grands coups de son bec solide et dur comme un pic de mineur.

Avec les oursins, les crabes et les petits homards, il use du procédé qu'a signalé pour la première fois le bon Jean de La Fontaine, de fablière mémoire. Il s'en saisit, s'élève avec eux à une certaine hauteur dans l'espace et les laisse tomber sur les roches, où leur enveloppe testacée se brise en mille pièces.

Le goëland, pour satisfaire sa gloutonnerie, ne s'entretient pas seulement aux crustacés, aux mollusques et aux poissons : il détruit, en outre, une quantité considérable de jeune gibier.

Les toutes petites moniacs (canard eider, *somateria mollissima*) ont beaucoup à souffrir de ses déprédatations et de son peu de respect et de pitié pour l'enfance. Il les gruge sans merci et toujours avec cet air hypocrite de derviche qu'on ne saurait lui pardonner. C'est à peine si la pauvre mère moniac a le temps de s'apercevoir du cruel destin de sa progéniture.

Lorsqu'il avise une nichée de ces jeunes oiseaux, il vient se poser bruyamment à quelques pas d'eux. Ceux-ci, effrayés, plongent immédiatement et, suivant leur coutume invariable, se dispersent sous l'eau. Le goëland, qui a l'œil très puissant, suit cette manœuvre de près et, lorsque le petit palmipède revient à la surface, il s'en saisit avant qu'il l'ait atteinte. Puis il l'avale sous l'eau, dissimulant ainsi son crime, qu'il renouvelle aussi souvent qu'il le peut sans s'exposer aux coups de bec de la mère, peu clairvoyante, mais très robuste, qui n'hésite pas à le charger vigoureusement aussitôt qu'elle s'est rendu compte de son malheur.

Le goëland n'exerce pas de déprédatations et ne satisfait pas sa gloutonnerie seulement sur les eaux marines. Il remonte aussi les rivières et se rend souvent jusqu'aux lacs les plus éloignés. Il est un des principaux agents de la dispersion des poissons dans les eaux douces. Il transporte, collés à ses pattes par des muco-sites particulières ou emmagasinés dans son estomac, des œufs de poissons qu'il dépose ou dégorge avant qu'ils n'aient été décomposés par les agents extérieurs ou altérés par les sucs gastriques. C'est ainsi qu'une multitude de réservoirs séparés de toutes les sources poissonneuses s'est peuplée d'espèces variées. C'est ainsi, également, selon toute vraisemblance, que certaines espèces, exclusivement marines, comme le hareng, ou marines et fluviales comme l'éperlan, se sont acclimatées dans des lacs d'eau douce, où elles semblent n'avoir éprouvé encore que de très légères modifications, malgré le changement de milieu et des reproductions successives déjà anciennes.

Le goëland semble monogame, mais il est si vicieux, par ailleurs, que je ne serais nullement surpris qu'il ne joue la continence et ne soit le plus impudique des époux. Il construit — je parle ici de la variété à manteau noir, de l'*anglais* — sur les roches nues ou la mousse qui en recouvre les sommets, un nid qui lui fait peu honneur, tant il est de facture lâchée.

Sa femelle y dépose trois œufs d'un blanc ou d'un bleuâtre sale tacheté de brun, surtout au gros bout. L'*irlandais*, plus fin, a délaissé les roches où il nichait autrefois, et se bâtit, depuis quelques années, des nids sur le haut des épinettes décapitées par le vent. Les conifères de l'archipel Mingan sont couverts de ces oiseaux, qu'on est tenté de prendre pour de gros flocons de neige, lorsqu'on les aperçoit du large.

Les œufs de goëlands, quoiqu'un peu rouges, sont parfaits au goût, surtout en omeletté ; aussi sont-ils en-